

SUICIDE DE DINAH. VIOLENCES RÉPÉTÉES À L'ÉCOLE

Comment lutter contre le harcèlement scolaire ?

LE BOUC ÉMISSAIRE, CLÉ DU DYSFONCTIONNEMENT



Éric Verdier

Psychologue communautaire, Société d'entraide et d'action psychologique (Dijon) et auteur

On n'est pas violent par hasard, tout un contexte y contribue, y compris quand il s'agit de harcèlement. « *La violence est l'expression tragique de besoins non satisfaits* », selon le psychologue Marshall Rosenberg. Lorsque cette violence est (dé)niée, les besoins sous-jacents et les souffrances qui en résultent le sont tout autant.

Je m'intéresse depuis vingt ans au phénomène de bouc émissaire (BÉ), au lien étroit avec les violences contemporaines, les souffrances extrêmes que révèlent le suicide, les addictions, les conduites à risque sexuel... La posture du BÉ est endossée par celui qui est désigné – et se sent – coupable d'une faute qu'il n'a pas commise. C'est ce que nous ressentons quand le monde – via les autres qui le représentent à nos yeux – nous inflige des violences, sans que nous n'en comprenions le sens, et quand personne ne nous soutient.

Celui qui détourne le regard face aux événements intolérables dont il est témoin prend pleinement parti dans l'humiliation ressentie par le BÉ. On le nomme normopathe, la norme d'un groupe humain devenant pathologique lorsque la perversité peut s'y épanouir en toute impunité. Il se dit souvent responsable, mais pas coupable, car il suit la norme de son groupe, mais sans aucune empathie pour la victime.

Sans accès au sentiment de culpabilité (être en lien inconditionnel avec quelqu'un) et à l'exercice de la responsabilité (se référer à une loi qui donne sens à nos (in)actions), la posture perverse peut fleurir, jouissant de l'abus exercé sur la vulnérabilité d'autrui.

Un triangle infernal se détache donc, régi par la peur : celle soumise du BÉ coupable, mais pas responsable, celle fuyante du normopathe responsable, mais pas coupable, et celle plus sombre encore de l'attaque, incarnée par la posture perverse étrangère à tout sentiment de culpabilité et à tout exercice de responsabilité.

Comment le milieu scolaire peut-il devenir une fabrique à BÉ ? Lorsqu'on parle de harcèlement, il est déjà très tard. Déjeuner seul à la cantine, n'être jamais choisi en TD ou en TP (ou en sport !), c'est déjà subir la violence de l'indifférence. Rien de plus sournois que de faire comprendre à quelqu'un que, s'il n'était pas là, on ne verrait aucune différence. Il n'y a qu'un pas pour insinuer qu'on ne s'en porterait que mieux.

Le BÉ est le futur harcelé tant qu'on est insensible à ce qu'il éprouve, ou un futur harceleur s'identifiant à l'agresseur pour survivre... Tous les témoins qui n'ont pas voulu, pas pu, pas su intervenir quand il était encore temps ont eux aussi imprimé dans leur âme – et souvent leur chair – que les règles du jeu sont celles d'une normopathie qui n'ose pas dire son nom, celles que nous leur transmettons

RAPPEL DES FAITS

Comprendre et agir sur les mécanismes du harcèlement permettraient d'enrayer ces violences à l'école. À condition d'en avoir les moyens.



en tant qu'adultes par notre impuissance dans le meilleur des cas, par notre complicité dans le pire.

Si le BÉ est la clé de dysfonctionnement d'un groupe, le normopathe en est la serrure : le rebelle – à l'injustice, sommeillant en chacun de nous – combat la perversité ambiante (la « *banalité du mal* » de la philosophe Hannah Arendt) en mettant la clé dans la serrure, en ouvrant la porte pour dégonfler la peur de la « différence » que la norme désigne. Pour aider une communauté à se réapproprier son humanité, j'accompagne le dispositif Sentinelles et référents en milieux scolaire et pénitentiaire (ainsi que dans des bars en s'appuyant sur des joueurs et des patrons de bistrot) depuis une dizaine d'années. Publics (y compris enfants et jeunes), professionnels, parents et partenaires apprennent simultanément à « RIRE » pendant quatre jours : Repérer les phénomènes de BÉ, Intervenir auprès des victimes et des témoins, Référer auprès de la communauté ainsi constituée, Et, après, réparer les personnes concernées, sans oublier les auteurs... ●

Violence et justice restaurative à l'école, codirigé avec Max Tchong-Ming. Éditions Dunod. *Boucs émissaires*, coauteur avec Émilie Coutant. Éditions H&O.

IL FAUT DU COURAGE POLITIQUE !



Nora Tirane Fraisse

Fondatrice déléguée générale de l'association Marion la main tendue et auteure

En France, chaque minute, deux élèves sont victimes de harcèlement scolaire, un enfant sur 10, 3 élèves par classe, puis un élève sur 4 sera victime de cyberviolences et/ou cyberharcèlement. Combattre le harcèlement, c'est possible, encore faut-il du courage politique ! Des enfants meurent de trop de désespoir et je ne me risquerai pas à compter le nombre. Chaque enfant qui met fin à ses jours est un enfant de trop ; ce compteur morbide, basé sur aucune donnée officielle, est mortifère et indécent. C'est un enjeu de santé mentale, qui mérite une attention particulière. Nous pouvons être attristés, effarés, sidérés face à ces suicides d'enfants, de plus en plus jeunes. Mais nous

devons être en colère face à l'impunité des harceleurs, face à l'absence de réponse pénale, aux classements sans suite des plaintes. Je suis en colère et meurtrie face à l'absence de réaction des personnes en charge des questions de la protection de l'enfance, des familles et du numérique. Des maires de France, dont le congrès se tiendra bientôt, absents du débat également. Je suis en colère, car personne ne semble choqué des insultes reçues par nos enfants, et, en même temps, ne font-ils pas preuve de mimétisme, quand on sait que l'on peut être disqualifié du fait de son prénom, son adresse, ses origines, etc.

Bref, c'est peut-être là que le combat doit être mené, le combat des idées humanistes et universelles. Mais, pour cela, il faut du courage politique ! Je suis en colère, car il ne s'agit pas de créer encore et toujours des numéros ou encore qu'il faudrait dire et agir auprès des Gafam ! Je suis en colère, car, aujourd'hui encore, nous comptabilisons le nombre d'élèves touchés par les violences physiques, verbales et/ou psychologiques, de façon répétée, par une meute qui use et abuse de tous les moyens pour détruire sa cible, aidée par les outils numériques et leur dramatique viralité. Le constat est fait, nous attendons encore les actes.

Je suis en colère, car nous sommes à la veille de la Journée internationale non au harcèlement, le 18 novembre. Nous sommes encore dans l'obligation de nous battre pour faire reconnaître le harcèlement entre pairs comme une cause nationale dotée d'un ministère et de moyens financiers. Nous réclamons 30 centimes par élève et par an, 30 centimes ! Soit 4 millions d'euros pour ouvrir sur tous nos territoires nos structures, les Maisons de Marion, pour agir de manière globale et systémique, avec tous les acteurs des territoires et le suivi thérapeutique illimité et gratuit. Je suis en colère, car, pour ma part, j'y ai été confrontée le 13 février 2013, ma fille Marion avait 13 ans, elle aussi a mis fin à ses jours pour dire non au harcèlement. Ce fut un attentat, une vie de décombres, des années à tenter de reconstruire, de réapprendre à vivre, à rire, à exister tout simplement. Je connais la douleur de la perte d'un enfant par suicide, je combats depuis huit ans ce fléau des préaux et des réseaux sociaux. Car je sais ce ventre arraché, ces vies volées. Je suis en colère, car, chaque année, 100 % des élèves de France sont touchés par le harcèlement entre pairs. Ne croyez pas que vous serez épargnés, le harcèlement est partout, il ne fait pas de différence. Dans toutes les écoles, publiques, privées, en zone urbaine, périurbaine, rurale. Quelle que soit votre catégorie sociale, professionnelle, le harcèlement est là. Dans nos cours de récré, nos transports scolaires, nos vestiaires, nos écrans, dans nos rues, au travail, dans nos maisons et appartements, nos réseaux sociaux, les structures d'accueil... Il ne suffit plus d'alerter, de prévenir, de sensibiliser, mais il s'agit désormais de déployer une politique globale de prise en charge par tous les acteurs éducatifs, toute la société française doit s'emparer du sujet. Ne pas laisser croire que cela n'est du ressort que de l'éducation nationale, qui prend sa part et doit évidemment renforcer les moyens humains et financiers pour amplifier le déploiement du programme national pHARe et mobiliser toute la société française. Nos enfants sont les citoyens d'aujourd'hui, protégeons-les, vraiment. ●

Stop au harcèlement et Marion, 13 ans pour toujours. Éditions Calmann-Lévy.



Nadia Bormotova/Getty Images/iStock

PRÉVENIR PLUTÔT QUE GUÉRIR



Max Tchung-Ming

Max Tchung-Ming
Principal du collège Claude-Debussy à Nantes et auteur

Je me sens engoncé dans la notion surexploitée de « harcèlement entre élèves ». Je la considère trop restrictive, n'incluant pas les adultes. Un écran de fumée. Elle ne permet pas la compréhension du phénomène qui se passe sous nos yeux et dont beaucoup s'emparent dans une sorte de cacophonie généralisée, souvent effrayante.

Actuellement principal de collège en REP+, j'ai entamé ma carrière en 1995 à Évry en lycée professionnel classé en zone sensible, comme professeur d'EPS, durant quinze belles années. En 1998, la mort par balle de Sinan Bounani au sortir d'un cours d'EPS, victime de ce que l'on appelle un règlement de comptes entre bandes, a profondément bousculé ma vision de l'école. Comme souvent, l'élément déclencheur était insignifiant.

L'exemple n'étant pas le meilleur moyen de convaincre mais le seul, et puisqu'il faut balayer devant sa porte, voici un de mes cours d'EPS de l'époque.

Basket-ball. Quatre équipes à constituer. Je dépose les maillots au sol et impose aux 4 meilleurs (des garçons...) de choisir leurs coéquipiers. Le tri se fait, inexorablement. Qui est le dernier à rester assis, après les filles ? Le « bouc émissaire » (BÉ) ! Cette règle développe la peur d'être exclu du groupe, d'être perçu comme incompetent, pas apprécié. On ne passera donc pas la balle au BÉ. Tout le monde sait pourquoi. Lui aussi. Il est nul ! Puis, c'est la même scène qui se rejoue. Le BÉ ne prend plus sa tenue de sport. Il ne participe plus aux séances, trouve des prétextes. Au moins, il sait pourquoi il est exclu, c'est lui qui maîtrise la distance. Puis, un camarade l'appelle « Gros ». Certains rigolent... L'humiliation est publique. L'éti-

quette est collée. Toutes les violences sont alors permises.

Le harcèlement commence là, quand la norme est bien installée. Où placer la responsabilité des protagonistes, dont la mienne ? Qui sanctionner ? Comment ? Faut-il former les élèves aux compétences psychosociales ? Mais si la règle ne change pas, n'est-ce pas comme si nous mettions un sparadrap sur la bouche d'un élève qui a la main toujours coincée dans la porte ? Et les adultes dans tout ça ?

Tout le monde a en mémoire une histoire d'un prof qui se fait malmené dans une classe (et l'inverse aussi). Le BÉ a donc une fonction ! Il permet au harceleur de briller devant son auditoire. La salle des profs n'a-t-elle pas besoin de ce BÉ pour se nourrir ? Et les parents d'élèves ? La direction ?

Partons d'une idée simple. Toutes les personnes harcelées ont été BÉ. Tous les BÉ ne seront pas harcelés, mais la violence est déjà là ! Alors n'est-il pas déjà trop tard quand on cherche à lutter contre le harcèlement ? Prévenir plutôt que guérir !

Voici une réponse possible à cette souffrance généralisée que nous expérimentons depuis dix ans avec un groupe de personnes concernées (enseignants, CPE, infirmière, élèves, parents, assistants sociaux, psychologues, inspecteurs, agents d'entretien, policiers, syndicats). La formation conjointe des élèves et des adultes à la compréhension des phénomènes de BÉ. Rompre leur isolement. Nous sommes tous concernés. Ce qui est abîmé par un groupe doit être réparé par un groupe.

Dans le collège que je dirige, nous expérimentons la justice restaurative. Privilégier le pardon, la recherche de solution comme alternative à la sanction. Prendre en compte la souffrance de la victime et pas seulement la transgression d'un règlement. Victime qui est superbement ignorée dans les conseils de discipline, à qui l'on ne demande pas ce dont elle a besoin pour être réparée.

Ce modèle est inspiré de la Commission de réconciliation et vérité mise en place par Nelson Mandela à sa sortie de prison pour éviter une guerre civile en sortie d'apartheid. Si une telle Commission a pu être mise en place à l'échelle d'un pays et pour des crimes atroces, pourquoi ne pourrions-nous pas y arriver dans nos écoles ? ●

Violence et justice restaurative à l'école, codirigé avec Éric Verdier. Éditions Dunod.

LA CHRONIQUE DE
FRANCIS COMBES ET
PATRICIA LATOUR



Bienvenue au planétariat !

D'ordinaire, dans cette chronique, nous ne manquons pas de moquer la mode envahissante des mots venus d'outre-Atlantique. Notons au passage une petite curiosité : le verbe moquer peut être transitif ou pronominal : se moquer. Jusqu'au début du XX^e siècle, il semble que l'usage, à l'écrit en tout cas, fût plutôt d'utiliser la forme transitive : moquer quelque chose ; forme aujourd'hui jugée un peu vieillie ou précieuse. Mais il en reste quelque chose : si on se moque d'une mode, ce n'est pas soi, mais c'est la mode qui est moquée.

Bien sûr, nous avons souvent le sentiment de partir, comme Don Quichotte, à l'assaut des moulins à vent... Mais nous ne désarmons pas, car nous savons que le vent finira par tourner. Nous ne le faisons évidemment pas pour défendre un point de vue chauvin, mais par internationalisme. Car nous sommes pour l'unité dans la diversité, pour une mondialisation qui respecte et s'enrichisse de la diversité des

Tout autour de la Terre, nous formons un seul peuple, connecté comme jamais.

peuples, des cultures, des langues. Donc, contre l'abdication linguistique si fréquente aujourd'hui, mais pour les échanges entre langues. Et, à l'occasion, les emprunts.

Pour preuve, nous proposons d'adopter un mot né de l'autre côté de l'océan, à San Francisco.

Celui du poète Jack Hirschman (1), décédé le 22 août. Il est l'une des figures majeures de ce que l'on a appelé la Street Poetry aux États-Unis. Exclu de l'université de Californie (Ucla) pour avoir appelé ses étudiants à s'opposer à la guerre au Vietnam, il s'est ensuite consacré à la poésie. Il s'est engagé aux côtés des sans-logis, des immigrés, des Noirs, des Latinos et dans les combats de solidarité internationale, avec Haïti, le Nicaragua, contre les guerres en Irak... Communiste, il militait dans la Ligue des révolutionnaires pour une Nouvelle Amérique. Et, depuis un an, il était le coordinateur général du Mouvement mondial des poètes. Il fut aussi l'un des traducteurs en américain d'Antonin Artaud. Ses poèmes abondent en néologismes. Parmi ceux-ci, nous proposons d'adopter le mot « planétariat ». Il fait évidemment penser à prolétariat. À juste titre, car c'est bien du prolétariat d'aujourd'hui qu'il s'agit, à la fois éclaté et majoritaire. Par ce mot, Jack Hirschman voulait exprimer ce fait que tout autour de la Terre, même si nous n'en avons pas toujours conscience, nous formons un seul peuple, connecté comme jamais grâce aux nouveaux moyens de communication, et que nous tenons entre nos mains le destin de la planète. Un mot américain, donc, pour dire de manière très actuelle la vieille, mais toujours neuve idée de l'Internationale à laquelle nous restons attachés. ●

(1) Lire *Bienvenue au planétariat !* à paraître aux éditions Manifeste-Le Merle mouquet et Maison de la poésie Rhône-Alpes.